

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 24/1 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.1.60671

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MICHEL PERRIN

## LA REPRÉSENTATION FIGURÉE DE CÉSAR-LOUIS LE PIEUX CHEZ RABAN MAUR EN 835: RELIGION ET IDÉOLOGIE<sup>1</sup>

Le propos de l'étude que nous présentons ici est de chercher à préciser quelques éléments importants de la pensée religieuse et politique à l'époque de Louis le Pieux, grâce à un *carmen figuratum* que Raban Maur, alors abbé de Fulda, a dédié à l'empereur à un moment où, de toute évidence, ce dernier venait de connaître de très graves difficultés. Nous espérons montrer comment et en quoi ce texte, contrairement à ce que l'on pourrait croire à première lecture, n'est pas un assemblage de pieuses banalités, mais reflète fidèlement les préoccupations idéologiques de son temps, et, tout particulièrement, celles de Louis le Pieux et celles de Raban. Chemin faisant, nous pensons aussi pouvoir préciser quelque peu la datation de ce passage.

### Les données générales de l'«environnement» du texte

Raban Maur naquit à Mayence en 780 (à un ou deux ans près)<sup>2</sup>. Il fut successivement oblat à l'abbaye de Fulda, écolâtre après un séjour à Saint-Martin de Tours auprès d'Alcuin, abbé en 822, démissionnaire – ou «démissionné» – en 842 pour des raisons politiques, et enfin archevêque de Mayence de 847 à 856.

1 L'ambiance politique du temps de Louis le Pieux a donné lieu récemment à une mise au point par Nikolaus STAUBACH, *Ideologie, Propaganda und öffentliche Meinung in der Zeit Ludwigs des Frommen*, dans: *Das Herrscherbild Karls des Kahlen. Formen und Funktionen monarchischer Repräsentation im früheren Mittelalter*, 1. Teil, Thèse Münster 1981, p. 25–54. Du même, la première partie de «Rex Christianus: Hofkultur und Herrschaftspropaganda im Reich Karls des Kahlen» n'est pas encore parue à ce jour (la deuxième partie, «Die Grundlegung der »religion royale« est parue chez Böhlau, Köln en 1993); elle est annoncée comme devant s'intituler «Der Kampf um das Erbe Karls des Großen». Le Prof. Nikolaus Staubach nous a fait l'amitié de nous envoyer plusieurs de ses tirés-à-part dont nous avons tiré profit. La lecture du second tome du «Rex Christianus» permet en tout cas de constater que la thématique du poème que nous étudions a continué sous le règne de Charles le Chauve; voir aussi Jean-Pierre BRUNTERC'H, *Moines bénédictins et chanoines réformés au secours de Louis le Pieux (830–834)*, dans: *Bull. de la Soc. nat. des Antiquaires de France* 1986, p. 70–84. On lira avec profit le recueil collectif *Charlemagne's Heir. New Perspectives on the Reign of Louis the Pious (814–840)*, publ. par Peter GODMAN et Roger COLLINS, Oxford 1990; à voir tout spécialement la contribution de Karl Ferdinand WERNER, *Hludowicus Augustus: Gouverner l'empire chrétien – Idées et réalités* (ibid. p. 3–123). Voir encore, tout récemment, Philippe DEPREUX, *Louis le Pieux reconsidéré? A propos des travaux récents consacrés à l'héritier de Charlemagne et à son règne*, dans: *Francia* 21/1 (1994) p. 181–212: ces recherches comportent de larges bibliographies commentées que l'on nous dispensera de répéter ici.

2 À voir à partir de Raymund KOTTJE, art. Raban Maur, *Dictionnaire de Spiritualité*, 13, 1987, col. 1–10; ID., art. Hrabanus Maurus, *Lexikon des Mittelalters*, 5, 1991, col. 144–147, ou M. PERRIN, *Raban Maur. Louanges de la Sainte Croix*, Paris, Amiens 1988, p. 17. Nous n'avons pas repris les éléments bibliographiques inclus dans les ouvrages ou articles cités au fil de la présente étude.

Pour glorifier la sainte croix, il écrivit dans la première décennie du IX<sup>e</sup> siècle une œuvre qui devint immédiatement célèbre, composée de 28 poèmes qui ressortissent au genre littéraire du poème figuré<sup>3</sup> et intitulée de par son *explicit* dans les manuscrits du temps *in honorem sanctae crucis*<sup>4</sup>. Pendant toute sa vie, Raban va donner des exemplaires de cette œuvre à diverses personnalités et collectivités: c'était de toute évidence un moyen de s'attirer la reconnaissance ou la protection du destinataire, et l'on peut penser sans risque de beaucoup se tromper que Raban a dû donner plusieurs fois son livre à des puissants dont il espérait qu'ils le tirent de quelque difficulté et lui rendent quelque service. Nous avons conservé plusieurs de ces textes de dédicaces: à Saint-Martin de Tours, en souvenir de son maître Alcuin, à l'évêque Otgar de Mayence, au pape Grégoire IV, à l'abbaye de Saint-Denis, et bien entendu à l'empereur Louis le Pieux. Cette dernière est la plus célèbre, et elle a la particularité immédiatement remarquable d'être la seule à être constituée d'un poème figuré avec son texte d'accompagnement.

Le contexte historique dans lequel cette page a été rédigée – même si l'on peut hésiter *a priori* à quelques années près – la situe dans les années troublées des révoltes des fils de Louis le Pieux contre leur père. Nous ne pouvons, faute de place, retracer dans le détail cette période<sup>5</sup>. La naissance d'un fils du second mariage de Louis le Pieux (avec l'impératrice Judith), Charles – le futur Charles le Chauve –, perturbe les prévisions dynastiques antérieures et le partage de 817 – ce que l'on appelle l'*ordinatio imperii* – qui concernait les trois fils de Louis: Lothaire, Pépin et Louis de Bavière, nés d'une première union avec l'impératrice Irmengarde. Un nouveau projet de partage de l'empire entre Lothaire et le petit Charles déclenche la révolte de 833, qui tourne d'abord au désavantage de Louis le Pieux, qui est contraint par ses fils à démissionner à Saint-Médard de Soissons en octobre 833. Judith est alors séparée de lui et emmenée à Tortosa en Italie. Mais le scandale de cette démission forcée entraîne un revirement de l'opinion. Raban écrit un traité pour dire qu'«il est inadmissible que les fils se révoltent contre leur père et les sujets contre leur souverain»: point n'était besoin de disposer d'une perspicacité hors du commun pour comprendre à quoi il faisait alors allusion. Peu après, Louis recouvre sa liberté, récupère ses armes à Saint-Denis le 1<sup>er</sup> mars 834, retrouve Judith à Aix-la-Chapelle et est finalement couronné à nouveau à Metz dans la basilique Saint-Étienne le 28 février 835. Voilà, brossé à trop larges traits, le canevas des événements qui ont agité ces années. Cela suffit pour faire comprendre que le texte de Raban a dû inévitablement se faire l'écho de cette période quasi-révolutionnaire, et qu'on ne peut le lire comme s'il avait été écrit *sub specie aeternitatis* par un personnage de second plan vivant détaché du monde et de la politique dans on ne sait quelle retraite. Tout au rebours, Raban a vécu une époque tumultueuse, et il y a joué un rôle de premier plan. D'où l'intérêt de ce texte de dédicace.

3 Voir Robert MASSIN, *La lettre et l'image. La figuration dans l'alphabet latin du VIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris 1970, et PERRIN (cit. n.2) p. 18; pour notre édition, voir n. 11.

4 Le titre courant actuel (*De laudibus sanctae crucis*), celui de la Patrologie latine de MIGNÉ (t. 107, Paris 1853), correspond à celui de la première édition par Jacques Wimpfeling (Pforzheim 1503) et à quelques manuscrits de la Renaissance.

5 Voir entre beaucoup d'autres Pierre RICHÉ, *Les Carolingiens. Une famille qui fit l'Europe*, coll. Pluriel, 1992.

## L'idéologie sous-tendue par l'évocation et le déroulement des événements historiques

L'information historique générale doit maintenant être complétée par l'évocation des conceptions particulières des Carolingiens, et notamment de Louis le Pieux, à propos des rapports entre l'image du Christ et celle de l'empereur<sup>6</sup>. Philippe Lemaître insiste sur les trois points suivants:

- le culte du Sauveur connaît une forte extension à l'époque carolingienne,
- Louis le Pieux est le seul Carolingien à avoir une dévotion toute particulière pour le Sauveur,
- la référence au Sauveur a une tonalité très politique sous le règne de Louis le Pieux.

Comment expliquer cela? À l'époque carolingienne, la spiritualité christique se développe dans deux directions complémentaires: d'une part, la croyance en un Christ cosmique et en la »christification« de l'univers, et d'autre part l'insistance sur les aspects humains de la vie et des souffrances du Christ. L'histoire sainte et l'univers sont une forêt de signes codés dont le Christ constitue la clef de déchiffrement: dans la première décennie du IX<sup>e</sup> siècle, Raban le montre bien<sup>7</sup>. En un sens, l'*In honorem sanctae crucis* de Raban forme un »macro-poème« de vingt-huit poèmes particuliers qui signifie l'insertion de l'histoire sainte du monde et de l'homme dans le temps de Dieu<sup>8</sup>. C'est que depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, la société toute entière est chrétienne. Par voie de conséquence, le Christ médiateur entre deux mondes plus ou moins irréductibles l'un à l'autre (voir saint Augustin) devient le Sauveur d'un monde dont il est chef, reflet de la Jérusalem céleste. En un sens, les Fils de Ténèbre ne font plus partie de l'ordre d'un monde passé au Christ, »christifié«. On valorise donc les étapes dramatiques de la Rédemption, le culte de la croix, et les liturgies du triduum pascal se développent.

Dans ce contexte, les rapports entre le Christ et le souverain ont aussi évolué. Chez Constantin (au début du IV<sup>e</sup> siècle), le rapport entre l'empereur et Dieu reste

6 Voir le très intéressant article de Philippe LEMAÎTRE, Image du Christ, image de l'empereur. L'exemple du culte du Saint Sauveur sous Louis le Pieux, in: *Revue de l'Histoire de l'Église de France* 68 (1982) p. 201–212. Nous lui empruntons ce qui suit pour résumer la théologie christique du premier tiers du IX<sup>e</sup> siècle dans l'empire franc, avec deux réserves malgré tout: la vision très négative donnée (p. 209) du règne de Louis le Pieux (voir plutôt maintenant Charlemagne's Heir, cit. n.1, *passim*). Et, p. 211, le paragraphe concernant le *De laudibus sanctae crucis* de Raban Maur peut égarer le lecteur: la rédaction de la dédicace à Louis le Pieux est en tout état de cause bien plus tardive (835 selon nous) que l'achèvement du livre-même de l'*In honorem sanctae crucis* (810 à peu de choses près); en plus, il s'agit d'une dédicace qui ne fait pas partie du »corps« du livre (c'est-à-dire du cycle des vingt-huit *carmina figurata*). On ne peut donc pas dire que commencer un ouvrage sur la croix et la Passion par un portrait de l'empereur est significatif en l'espèce, dans la mesure où le-dit portrait ne figurait pas dans le projet initial de Raban et où il reste extérieur au corps du livre. D'autre part, la traduction du latin est selon nous erronée (voir *infra*).

7 Le Père Henri DE LUBAC avait déjà insisté fortement sur ce point dans son *Exégèse médiévale* (Paris 1959–1964), notamment t. 1, p. 162–165.

8 Voir M. PERRIN, La composition de l'*In honorem sanctae crucis* de Raban Maur: possibilités et limites de l'explication de la structure de l'œuvre, dans: *Revue des Études latines* 73 (1996) p. 199–212.

très romain: la divinité délègue quelque chose de sa puissance à l'empereur. *Mutatis mutandis*, c'est un peu la même attitude que celle du général prenant les auspices avant la bataille. Et donc chez Lactance, contemporain de Constantin, c'est Dieu le Père qui est *imperator*, et le Christ lui est subordonné, comme *dux*; son rôle sauveur est celui d'un médiateur. Il n'est pas le modèle de l'empereur du IV<sup>e</sup> siècle (l'archaïsme certain de la christologie de Lactance rejoint sur ce point le domaine du politique). L'Empire est certes devenu chrétien (cela ne sera tout à fait exact qu'à l'époque de Théodose), mais il reste dans ce monde et de ce monde: il ne se confond pas avec l'Église qui lui est intérieure. Telle est la perspective d'Augustin dans la *Cité de Dieu* (Rome et l'Empire peuvent bien s'effondrer sous les coups des Barbares, c'est en dernière analyse sans importance, puisque la cité de Dieu n'est pas sur terre), telle est encore celle de Grégoire le Grand vers 600 ap. J.-C.

Avec les Carolingiens, après 800, le changement est clair: l'empereur est sacré par le pape. *Regnum et christianitas* en viennent à s'identifier. Peuple franc et peuple chrétien ne font qu'un. Or les modèles proposés aux souverains, jusque Charlemagne inclus, sont d'origine vétéro-testamentaire. Il est bien connu que Charlemagne avait choisi David – le roi guerrier, adultère et auteur des Psaumes – comme surnom curial. Or dès 814 (l'avènement de Louis le Pieux), la titulature impériale met l'accent sur le Christ: *in nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Iesu Christi...* Le modèle n'est plus Israël dans le désert luttant en une longue marche initiatique pour gagner la Terre Promise, mais la Jérusalem céleste des nombreux commentaires de l'*Apocalypse*, à commencer par celui d'Alcuin. L'unité de l'Église dans le Christ devient le modèle de l'unité de l'Empire dans laquelle les peuples sont appelés à se fondre. L'empereur continue toujours à faire référence au Sauveur (comme dans les années 814–821), même dans la guerre civile des années 829–840. Mais cette référence se charge d'un contenu politique plus précis et devient une arme dans les mains de l'empereur. En effet Louis le Pieux semble remettre alors en question l'*ordinatio imperii* au profit du fils de Judith, le futur Charles le Chauve. Il n'est donc pas très étonnant que cela ait pu être interprété par des clercs comme Agobard ou Wala comme une division de l'unité de la chrétienté. Et donc les clercs se sentent en droit de reprocher à Louis qu'il oublie ses devoirs, ce que l'on voit dès le concile réformateur parisien de 829. *In fine*, les clercs deviennent juges de la conformité de l'empereur au modèle chrétien et donc à terme de la légitimité du pouvoir. Cela transforme aussi la relation au Christ Sauveur chez Louis le Pieux. Comme le montrent certaines représentations de l'époque, qui figurent le Christ de l'*Apocalypse* comme un empereur et les vingt-quatre vieillards comme ses conseillers ecclésiastiques, l'empereur est comme le Christ, c'est-à-dire que personne n'est égal à lui. Tout au plus, il peut avoir des conseillers, mais il est seul face à son modèle.

Karl Ferdinand Werner insiste sur les points suivants, et complète les suggestions de Ph. Lemaître en distinguant Charlemagne et Louis le Pieux<sup>9</sup>. Ce dernier conçoit

9 Voir dans son importante contribution dans *Charlemagne's Heir* (cit. n.1). Les pages 63–71 sont citées et abrégées ici.

toute l'humanité acquise à Dieu comme *Ecclesia*-Église. Cela donne à l'empereur, malgré sa puissance politique, une place dans cette chrétienté, et non au-dessus d'elle (et cette conception diffère, comme il a été dit, de celles de Constantin et de Charlemagne). Charlemagne se considère comme le guide principal des hommes et de l'Église pour approcher la cité céleste. Avec Louis, le prince devient l'exécutant des objectifs indiqués par l'Église. Mais on ne peut pas dire que les convictions religieuses de Louis l'ont empêché de garder son rang d'empereur et ses droits. Les faiblesses de l'empereur sont d'un autre ordre, comme sa passion pour la chasse, sa tendance à remettre au lendemain les décisions nécessaires. Au total, il n'a pas été un faible<sup>10</sup>. Ou alors il faut considérer que Théodose a été un faible.

### La dédicace de Raban à César-Louis le Pieux

Les textes qui suivent sont présentés conformément à la formule choisie pour le Corpus Christianorum Continuatio Medievalis [CCCM], volume 100 (qui est en train de paraître chez Brepols). Il a fallu trouver des compromis pour faire «entrer» l'*in honorem* dans le format traditionnel du CCCM, qui est beaucoup plus petit que celui des manuscrits et dont les proportions ne facilitent pas en l'espèce la tâche de l'éditeur moderne de la série: En effet, les manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle (qui mesurent environ 30 cm de large par 40 de haut) comportent d'abord les dédicaces, puis une préface, un poème-signature, et une table des matières. Les vingt-huit poèmes du livre I sont peints sur les pages de gauche. Sur les pages de droite, en vis-à-vis, sont copiées les *declarationes* correspondantes. Enfin vient le livre II, composé d'une préface explicative, et de 28 *capitula* correspondant aux 28 poèmes du livre I. La dédicace à César-Louis le Pieux se présente sous la forme d'un poème figuré (page de gauche du manuscrit) accompagné d'une explication (page de droite): situation analogue à celle des 28 poèmes du livre I.

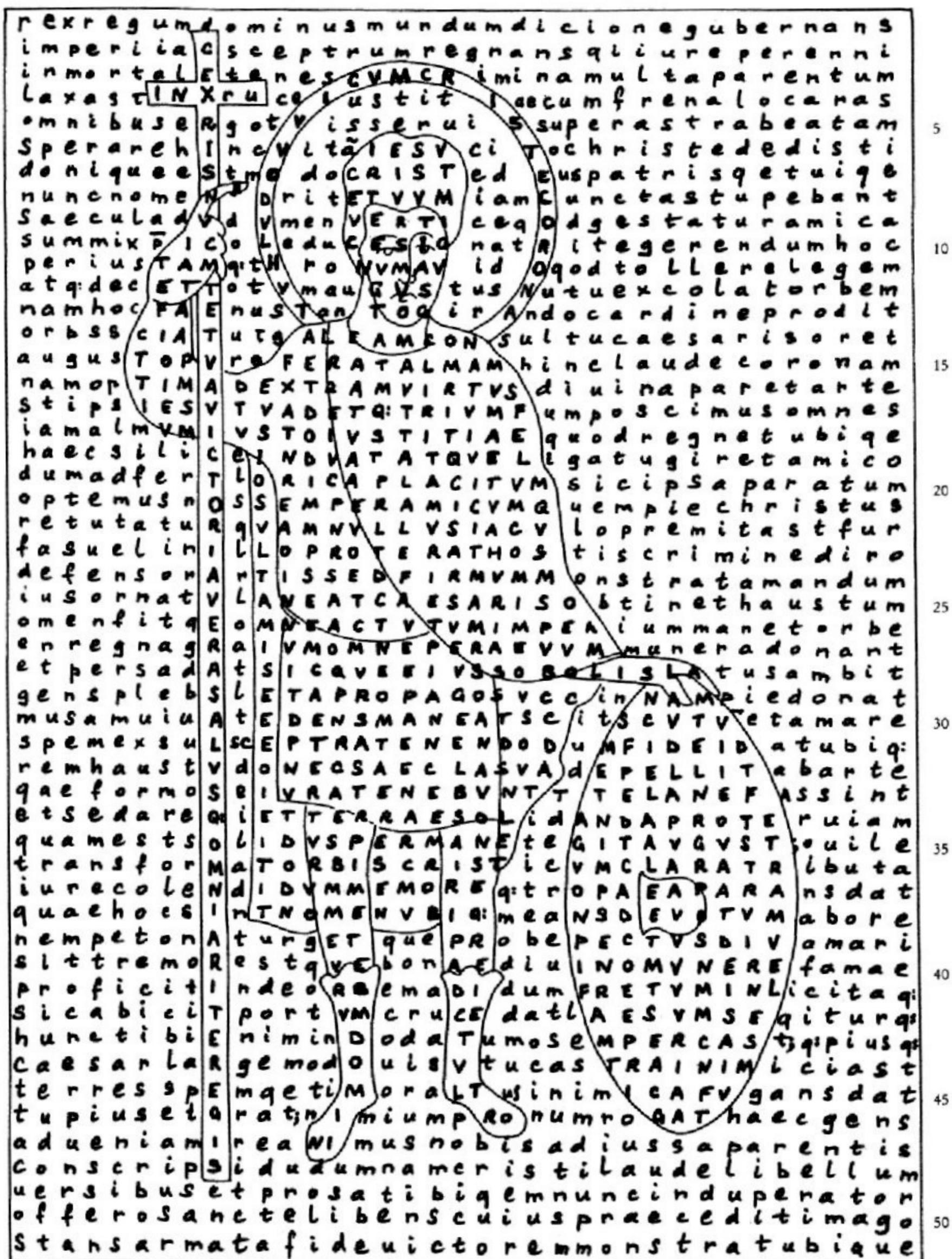
Voici d'abord le texte latin du poème (que nous appelons A5), puis sa retranscription; la page d'explications et de commentaires (que nous appelons A6) est à lire dans la Patrologie latine (vol. 107), ou, de préférence, dans le tome 100 du CCCM<sup>11</sup>.

10 Janet L. NELSON, Charles le Chauve, Paris (Aubier) 1994, p. 95, remarque ceci à propos de Louis le Pieux qui se repent publiquement à Attigny de ses méfaits et de ceux de son père: »Ce qui motive Louis n'est ni faiblesse politique ni mauvaise conscience soudainement apparue. Il se pose en nouveau Théodose, évoquant le »bienheureux empereur chrétien« qui s'était repenti d'un massacre politique (= l'émeute de Thessalonique noyée dans le sang), avait fait la paix avec ses critiques et gagné l'éloge de saint Augustin dans *La cité de Dieu*. Louis était également déterminé à passer l'éponge sur les récents conflits pour assurer la solidité d'un nouvel arrangement des pouvoirs au sein de la famille royale. L'intention de Louis était de rétablir son contrôle ...«.

11 Nous reproduisons ici notre édition du CCCM en remerciant les Éditions Brepols de nous avoir donné les autorisations nécessaires, voir Rabani Mauri in honorem sanctae crucis, éd. M. PERRIN, Turnhout (Brepols) 1997, 1 vol. texte et 1 vol. planches (Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis, 100 et 100A). Le dessin reproduit en noir et blanc le manuscrit du Vatican (V dans notre édition). Pour une meilleure lisibilité de l'ensemble, les *versus intexti* sont en capitales, le texte courant en minuscules.

*Rex regum, Dominus, mundum ditione gubernans  
 Imperii, ac sceptrum regnans qui iure perenni  
 Immortale tenes, cum crimina multa parentum  
 Laxasti in cruce, iustitiae cum frena locaras.  
 Omnibus ergo tuis seruis, super astra beatam (5)  
 Sperare hinc uitam, Iesu, cito, Christe, dedisti:  
 Donique est modo, Christe Deus, Patrisque tuique;  
 Nunc nomen id rite tuum iam cuncta stupebant  
 Saecula dudum, en uertice quod gestatur amica  
 Summi Christicolae. Duce signat rite gerendum hoc (10)  
 Per iustamque thronum auido quod tollere legem  
 Atque decet, totum Augustus nutu excolat orbem.  
 Nam hoc faenus tanto girando cardine prodit,  
 Orbs sciat ut galeam consultu Caesaris oret,  
 Augusto pure ferat almam hinc laude coronam. (15)  
 Nam optima dextram uirtus diuina paret arte,  
 Stips, Iesu, tua detque triumphum, poscimus omnes,  
 Iam alnum iusto iustitiae quod, regnet ubique.  
 Haec silice induat atque ligatu giret amico,  
 Dum adfert lorica placitum sic ipsa paratum. (20)  
 Optemus nos semper amicum, quem pie Christus  
 Re tutatur quam nullus iaculo premit ast fur,  
 Fas uel in illo proterat hostis crimine diro.  
 Defensor artis sed firmum monstrat amandum  
 Ius ornatu lanae at Caesaris obtinet haustum. (25)  
 Omen fitque omne ac tutum imperium manet orbe.  
 En regna Graium omne per aeuum munera donant,  
 Et Persa dat sicque eius sobolis latus ambit.  
 Gens plebs laeta propago succinam pie donat,  
 Musam uiuat edens maneant. Scit scutum et amare (30)  
 Spem exsul; scepra tenendo, dum fidei dat ubique  
 Rem haustu, donec saecula sua depellit ab arte,  
 Quae formose iura tenebunt. Tela ne fas sint,  
 Et sedare qui et terrae solidanda proteruiam!  
 Quam est solidus, permanet! tegit Augustus ouile, (35)  
 Transformat orbis Christi cum clara tributa,  
 Iure colendi dum memor eque tropaea parans dat:  
 Quae hoc sint nomen ubique means deuotum ab ore.  
 Nempe tonat, urgetque probe pectus diu amari.  
 Sit tremor! Estque bonae diuino munere famae; (40)  
 Proficit inde orbe, madidum fretum inlicitaque  
 Sic abicit; portum cruce dat laesum sequiturque  
 Hunc. Tibi enim indo datum, o semper castusque piusque  
 Caesar, large modo uisu tu castra inimici ast  
 Terres; spemque timor altus inimica fugans dat; (45)  
 Tu pius et gratus, nimium pronum rogat haec gens;  
 Conscripsi dudum nam Christi laude libellum  
 Versibus et prosa, tibi quem nunc, induperator,  
 Offero, sancte, libens, cuius praecedat imago  
 Stans armata fide, uictorem monstrat ubique. (50)*

»Roi des rois, Seigneur, tu gouvernes le monde sous l'autorité  
 De ton pouvoir, tu règnes par un droit impérissable, tu tiens le sceptre d'immortalité;  
 Quand sur la croix tu as délié nos pères de leurs nombreux crimes  
 Et établi les freins de la justice,  
 O Christ Jésus, tu as donc permis à tous tes serviteurs d'espérer dès ici-bas (5)  
 Obtenir rapidement la vie bienheureuse au-dessus des astres,  
 A titre de don du Père et de toi, ô Christ, qui es Dieu. Les siècles tous ensemble  
 Étaient depuis longtemps justement frappés de stupeur devant ton nom;  
 Et le voici maintenant porté avec amour sur la tête du souverain adorateur du Christ.  
 Il montre que son pouvoir gouverne à juste titre le monde, (10)  
 Qu'il convient qu'une juste loi détrône l'ambitieux  
 Pour qu'Auguste gouverne le monde entier sous son autorité.  
 Car il lui apporte ce profit en le faisant tourner sur son axe immense:  
 Que l'univers apprenne à vénérer sagement le casque de César  
 Et en le louant, apporte d'un cœur pur à l'empereur une couronne sainte. (15)  
 Nous implorons tous que la puissance du Très-Bon arme divinement sa droite,  
 Et que ta croix, Jésus, accorde au juste le saint triomphe  
 Et le règne universel de la justice.  
 Qu'elle le vête d'acier, l'enveloppe d'une maille amie  
 Et que sa cuirasse lui apporte ainsi protection et ornement. (20)  
 Souhaitons qu'il soit toujours notre ami, celui que le Christ protège  
 Avec bonté par une armure que nul brigand ne parvient à percer de son trait,  
 Et qu'aucun ennemi n'accable sa gloire d'une horrible accusation.  
 Mais notre défenseur tout-puissant propose à notre amour la constance de César  
 Et fait prévaloir chez lui une justice parfaite comme la blancheur de la laine. (25)  
 Tous ses vœux se réalisent et son pouvoir reste en sûreté dans le monde.  
 Voici que les royaumes des Grecs lui font sans fin des présents,  
 Le Perse en offre aussi, et (tous) protègent ainsi le flanc de sa race.  
 Sa nation, son peuple, sa féconde souche lui donnent pieusement de l'ambre,  
 En lui souhaitant vie et prospérité. L'exilé peut même aimer son bouclier, (30)  
 Signe pour lui d'espérance; car, le sceptre à la main, César répand partout la vraie foi  
 Par l'eau purificatrice, il délivre de leur pratique ses peuples  
 Qui posséderont fermement les commandements de la foi. Que les armes de César soient  
 Puissantes et solides pour ainsi apaiser l'insolence de la chair! Combien grande  
 Demeure la fermeté d'Auguste! Il protège la bergerie, en transfigurant (35)  
 Les glorieux services dus par le monde au Christ, quand, pensant justement  
 A ce culte, il le prépare et montre ses trophées: ce nom circulant partout,  
 Consacré par la parole. Assurément, il parle comme le tonnerre et presse  
 Énergiquement le cœur de celui qui reste longtemps intraitable.  
 Que l'on tremble! Par la grâce divine, (César) jouit d'une bonne renommée; (40)  
 Il s'écarte du monde, il abandonne ainsi la mer humide des péchés;  
 Il trouve son port – la victime en croix – et le suit.  
 Oui, je t'offre ce don, ô toujours pur et pieux César, qui de ton seul regard  
 Portes dans l'instant une terreur immense dans le camp ennemi.  
 La crainte profonde qui met en fuite les ennemis est source d'espérance; (45)  
 Tu es bon et aimé (de Dieu); le peuple que voici désire accomplir toutes tes volontés,  
 Et le cœur de ton serviteur, obtenir ta bienveillance.  
 Pour la louange du Christ, j'ai écrit jadis, en vers et en prose,  
 Ce petit livre que j'ai le plaisir de t'offrir maintenant, ô saint empereur.  
 Ton image vient en son début; c'est partout que, (50)  
 Debout, armée de la foi, elle te montre victorieux«.



Raban Maur, Dédicace à César-Louis le Pieux: l'empereur en *miles christianus*. Dessin à partir du ms. Vat.Reg. lat.124, fol.4v.

Pour étudier le texte – il faudrait d'ailleurs dire les textes, car dessin, texte des *versus intexti*, texte du champ du poème, texte en prose s'entrecroisent inextricablement. Raban ne parle pas, et pour cause, de méta-texte, d'inter-texte et d'hyper-texte, mais on n'en est pas bien loin –, nous allons procéder en allant de l'extérieur (du plus visible) à l'intérieur, en couplant toujours l'image ou la figure et les textes, sans oublier les couleurs.

### 1. Le Dessin

Le lecteur qui ouvre un manuscrit à cette double page voit d'abord un personnage vêtu d'un costume militaire qui porte des attributs de soldat chrétien. Sa tête est entourée par un cercle peint en jaune – un nimbe – dans les manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>, il porte un casque, une cuirasse, un bouclier. Dans sa main droite, il ne tient pas une lance ou une épée, mais une croix. Comme on l'a remarqué depuis longtemps, cela correspond à un modèle pictural antique<sup>13</sup>: le portrait d'empereur. L'attitude générale, le bouclier, le manteau militaire (*paludamentum*), la croix (développement du *labarum*), le nimbe qui entoure la tête, tout cela peut être rapproché de représentations constantiniennes, comme le montrent les fragments de la statue colossale de Constantin à Rome qui commémore son triomphe sur Maxence<sup>14</sup>. On est également tout proche de la figure d'Honorius sur le dyptique de Probus (trésor d'Aoste)<sup>15</sup>. Le nimbe est jaune dans les manuscrits copiés à Fulda ou à Mayence (à l'exception du seul manuscrit Amiens, Bibliothèque municipale 223, où il est vert), couleur qui pour Raban symbolise la splendeur de la sagesse<sup>16</sup>. Le nimbe signifie la volonté de Dieu en marche, en exercice réel. Il marque le scrupule que l'on éprouve à distinguer l'homme qui se place vraiment dans le cadre de la volonté divine. En ce sens, une force anime particulièrement le prince, en tant qu'il est un homme qui veut vraiment ce que Dieu veut. Il est à noter que le nimbe disparaît des effigies de Charles le Chauve<sup>17</sup>.

Mais certaines différences iconographiques, et non seulement d'interprétation, peuvent être relevées qui rapprochent le dessin du IX<sup>e</sup> siècle: le casque est dif-

12 Peut-être le peintre n'avait-il alors que du vert à sa disposition? Le jaune évoque la splendeur de la sagesse d'après Raban lui-même: voir le *De universo* 21,10.

13 La dernière étude sur ce sujet: Elizabeth SEARS, Louis the Pious as Miles Christi: The Dedicatory Image in Hrabanus Maurus's *De laudibus sanctae crucis*, dans: Charlemagne's Heir (cit. n.1) p. 605–628 que nous reprenons ici, en la résumant et complétant. Elle contient en outre toute une bibliographie qu'on nous dispensera de répéter ici.

14 Ulrich ERNST, *Carmen figuratum. Geschichte des Figurengedichts von den antiken Ursprüngen bis zum Ausgang des Mittelalters*, Cologne 1991 (Pictura et Poesis 1), p. 293, qui évoque aussi Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique* 9, 9.

15 Le triomphe mystique de la sainte croix est uni avec le triomphe céleste du gouvernant séculier engagé dans une juste guerre contre les forces du mal, comme le dit D.A. BULLOUGH, *Sources and heritage*, Manchester, New-York 1991, p. 66.

16 Comme Raban le dit lui-même dans le *De universo* 21,10.

17 Ces réflexions d'un extrême intérêt pour notre propos ont été glanées lors de la soutenance de la thèse de Dominique ALIBERT, *Les Carolingiens et leurs images: iconographie et idéologie* (Paris-IV Sorbonne, 17 décembre 1994, avec MM. Olivier Guillot, Michel Rouche, J.-Pierre Caillié, Jacques Le Goff).

férent du casque antique à crête<sup>18</sup>, la jupe, le manteau – et c'est la différence la plus évidente, celle qui »saute aux yeux« de celui qui prend en mains un manuscrit – est bleu, alors que le *paludamentum* classique est rouge (la pourpre est la couleur royale antique). Ce bleu est le bleu jacinthe, celui de la robe des prêtres de l'Ancien Testament (*Exode* 39,22). La signification est claire: l'empereur, à la fois nouveau David et nouveau Constantin, porte le manteau sacerdotal biblique. La croix rouge (le sang des martyrs, des supplices) remplace le *labarum*<sup>19</sup>. Les bottes sont dessinées avec des pétales de cuir, ce qui est plus médiéval qu'antique. Le bouclier rond est de forme antique, mais l'artiste y rajoute un *umbo* bleu de facture carolingienne. Cela signifie que l'artiste a introduit des éléments familiers et contemporains dans le schéma général qui conserve une forte coloration antique tardive. Quand on copiera ultérieurement l'œuvre, on continuera à »moderniser« l'image en atténuant progressivement son aspect carolingien.

Le sens de la représentation était clair pour les contemporains: Louis ne se fait pas représenter en majesté, mais en *miles christianus*. Cela ne signifie pas qu'il était »un dévot sous l'emprise du clergé, mais un prince conscient de ce que l'unité de l'Empire trouvait son fondement et son épanouissement dans une même foi, qu'il avait pour mission de défendre et de propager«<sup>20</sup>.

## 2. Les *versus intexti*

C'est par là qu'il faut continuer: c'est en effet ce que le lecteur qui contemple la page prise dans son ensemble voit après l'image générale. Il convient de lire ces vers dans l'ordre donné par le bas de la page de droite, qui constitue la grille de lecture explicitement voulue par Raban. Quatre textes se présentent successivement: l'image de Louis (a), le nimbe (b), la croix (c), et le bouclier (d).

a. Vient en premier lieu l'image de Louis.

*IESV CRISTE, TVVM VERTICE SIGNVM  
AVGVSTO GALEAM CONFERAT ALMAM,  
INVICTAM ET FACIAT OPTIMA DEXTRAM  
VIRTVS, IESV, TVA DETQVE TRIVMPHVM  
IVSTO, IVSTITIAE INDVAT ATQVE  
LORICA, PLACITVM SEMPER AMICVM  
QVAM NVLLVS IACVLO PROTERAT HOSTIS.  
SED FIRMVM MANEAT CAESARIS OMNE  
AC TVTVM IMPERIVM OMNE PER AEVVM.  
SICQVE EIVS SOBOLIS LAETA PROPAGO  
SVCCEDENS MANEAT SCEPTRA TENENDO,*

»Jésus-Christ, que ton signe, placé sur sa tête,  
Apporte à l'Auguste le casque sacré.  
Que ta puissance parfaite, Jésus,  
rende sa droite invincible, donne au juste  
Le triomphe, et que, de la cuirasse de justice,  
Qu'aucun ennemi ne pourra percer de son trait,  
Elle revête l'ami qui plaît toujours.  
Que tout l'empire de César demeure  
Assuré et protégé pour l'éternité.  
Et que le rejeton de sa race, avec bonheur,  
Lui succède et, le sceptre à la main, se maintienne

18 On prendra garde ici que le texte le plus courant en 1996 est celui de l'édition MIGNE PL 107 qui remonte par divers intermédiaires à l'édition de WIMPFELING (Pforzheim 1503), qui elle-même repose selon toute vraisemblance sur un témoin du XV<sup>e</sup> s.: les dessins ont perdu leur »touche« carolingienne.

19 Voir déjà la *Vita Constantini* d'Eusèbe de Césarée (1,40): Constantin, après sa victoire sur Maxence en 312, se fit représenter à Rome en vainqueur avec une lance cruciforme. Cf. Émilienne DEMOUGEOT, *Images du Christ et de l'empereur*, article repris dans ses *Scripta varia. L'Empire romain et les Barbares d'Occident (IV<sup>e</sup>–VII<sup>e</sup> siècles)*, Paris 1988, p. 187–188.

20 DEPREUX, *Louis le Pieux* (cit. n. 1) p. 211–212.

*DONEC SAECLA SVA IVRA TENEBVNT,  
ET TERRAE SOLIDVS PERMANET ORBIS,  
CRISTI DVM MEMORET NOMEN VBIQVE,  
ET VERBVM DOMINI PRAEDICET ULTRO.*

Aussi longtemps que s'écouleront les siècles  
Et que durera l'orbe massive de la terre.  
Puisque (César) rappelle partout le nom du Christ  
Et qu'il proclame volontiers le Verbe du Seigneur».

Ces quinze vers placent globalement l'empereur sous la protection du Christ dont le nom encadre le morceau: *Iesu Criste* au premier vers, *Verbum Domini* au dernier, ce qui donne une couleur nettement »christique« à l'ensemble (il ne s'agit pas de »Dieu« en général, ou de la Trinité). L'expression *tuum uertice signum* fait référence implicitement au »toutô nika« (*in hoc signo uincas*) constantinien, et le texte se lit précisément dans la tête (*uertice*) de l'empereur, comme *Iesu Criste* est écrit dans le casque impérial. Mais l'argumentation essentielle du texte renvoie aux armes chrétiennes qui constituent une promesse de victoire: *galeam almam ... iustitiae lorica ...*, conformément à Isaïe 59,17<sup>21</sup>, et surtout à des textes pauliniens très connus (Éphésiens 6,14–17<sup>22</sup>, I Thessaloniens 5,8<sup>23</sup>). Louis étant le défenseur de la foi, ces textes prennent un sens proprement militaire en plus de leur sens moral, ascétique, ou spirituel: le moine, mais aussi simplement le laïc qui vit conformément à l'Évangile, peuvent être dits *militēs Christi*, puisqu'ils affrontent les forces du Mal et les tentations dans leur existence quotidienne. Louis est donc *miles Christi* en ce sens, mais aussi au sens premier.

L'empereur aimé du Christ est invincible grâce à la force (*optima uirtus*) du Christ. Raban évoque donc sa droite invincible (*inuictam dextram*: les deux termes disjoints encadrent le vers et n'en sont que plus visibles). Aucun ennemi ne pourra lui faire du mal (*quam nullus iaculo proterat hostis*). Ces éléments se retrouvent développés dans le texte en prose qui fait face.

L'empereur est aimé du Christ: *placitum semper amicum*. Raban christianise ainsi la *felicitas* impériale classique; c'est aussi un satisfecit religieux donné à la politique suivie par Louis, ce qui n'est pas sans importance dans le contexte troublé de la décennie 830. La conséquence de cet amour divin est que Louis, qui est dit aussi César et Auguste dans le même morceau, et son empire sont protégés à jamais: *sed firmum maneat Caesaris omne / ac tutum imperium omne per aeuum*. Mieux encore, sa descendance ne pose pas de problèmes de succession: le fils de Louis succède à son père (Raban ne dit pas lequel: pense-t-il à Lothaire sans le dire par prudence?). Il n'y a plus de querelle familiale. L'unité de l'empire est préservée par voie de conséquence. Tout est bien qui finit bien.

Et le texte conclut en rappelant que Louis est béni en raison de son culte pour le Christ, ce qui nous situe clairement dans les perspectives que nous avons rappelées plus haut.

21 »Il a revêtu la justice comme une cuirasse, mis sur sa tête le casque du salut; il a revêtu comme tunique l'habit de la vengeance, il s'est drapé de jalousie comme d'un manteau«.

22 Saint Paul évoque le combat de la foi, qui nécessite que l'homme revête l'armure de Dieu pour faire face aux manœuvres du diable: le ceinturon de la vérité, la cuirasse de la justice, l'élan pour annoncer l'Évangile en guise de chaussures, le bouclier de la foi, le casque du salut, le glaive de l'Esprit.

23 »... soyons sobres, revêtus de la cuirasse de la foi et de l'amour, avec le casque de l'espérance du salut«.

## b. Le nimbe

*TV, HLVDVVICVM, CRISTE, CORONA.* »Toi, Christ,  
Couronne Louis«.

Le nimbe contient encore précisément un appel au Christ (et non pas à Dieu en général). Deux vers courts, de quatre mots en tout, dans un ordre bien particulier: le Christ (*tu ... Criste*) entoure Louis. Et le mot final (*corona*) presse de couronner l'empereur, ce qui pourrait bien faire allusion à la cérémonie de 835. Comme il arrive fréquemment chez Raban, le texte est en rapport avec la partie de l'empereur dans lequel il est écrit: cette phrase entoure la tête de Louis comme une couronne. Le lecteur se doutera sans peine que cela n'est point l'effet d'un quelconque hasard.

## c. La croix

*IN CRUCE, CRISTE, TVA, VICTORIA VERA SALVSQVE,  
OMNIA RITE REGIS.*

»Par Ta croix, ô Christ, Toi qui es victoire et salut véritables,  
Tu régis tout à juste titre«<sup>24</sup>.

La croix maintenant, que l'empereur tient dans sa main droite, exprime l'idée que le Christ est la vraie victoire et le vrai salut (par opposition au faux qui est bien entendu ici le triomphe militaire). La vraie victoire est spirituelle, ce qui vient en droite ligne des conceptions monastiques et ascétiques du IV<sup>e</sup> siècle. Et la phrase affirme la royauté du Christ sur le monde entier<sup>25</sup>.

d. Le bouclier enfin (après le casque et la cuirasse, qui étaient en quelque sorte contenus dans la silhouette de l'empereur).

*NAM SCVTVM FIDEI DEPELLIT TELA NEFANDA,  
PROTEGIT AVGVSTVM CLARA TROPAEA PARANS,  
DEVOTVM PECTVS DIVINO MVNERE FRETVM  
INLAESVM SEMPER CASTRA INIMICA FVGAT.*

»Car le bouclier de la foi repousse les flèches impies,  
Il protège l'Auguste, lui prépare d'illustres trophées,  
Sa pieuse poitrine, confiante dans le divin présent,  
rendue invulnérable, fait en toute occasion fuir les armées ennemies«.

Comme on pouvait s'y attendre, le quatrain glose les textes pauliniens que nous avons évoqués à propos des armes spirituelles: le passage signifie que l'Auguste (= Louis en tant qu'empereur) est victorieux grâce à la foi. Sa poitrine est pieuse, il a confiance dans le divin présent (du bouclier de la foi) qui lui confère l'invulnérabilité. En face de lui combattent les ennemis, leurs armes sont impies, ils sont repoussés et mis en fuite. La valeur spirituelle est certes présente, mais aussi une autre valeur, concrète celle-là, réaliste au premier degré: Raban écrit un poème qui célèbre la victoire de Louis qui, grâce à sa foi, a triomphé de la révolte de ses fils.

24 Il faut comprendre ainsi le passage, avec ERNST (cit. n. 14) p. 295 n. 142. Et non pas – malgré LEMAÎTRE (cit. n. 6) p. 211 – »Dans la croix, ô Christ, est ta vraie victoire et en elle réside le seul salut du roi«. En effet, le *e* de *regis* est bref: il s'agit donc du verbe *rego, regere* et non pas de *rex, regis*. Le *a* de *tua* est long et impose de comprendre de préférence (même si Raban ne suit pas rigoureusement la métrique classique) *in cruce tua*. Au surplus, Louis est exactement »empereur« et non pas »roi«, ce qui a une signification bien précise à l'époque: il n'y a qu'un seul empereur, mais il y a plusieurs rois. Et enfin *in* a la valeur instrumentale très courante.

25 Voir LEMAÎTRE (cit. n. 6) p. 203.

### 3. Le champ du poème et l'explication qui fait face, sur la page de droite des manuscrits<sup>26</sup>

Ces deux textes sont complémentaires entre eux d'une part, et aussi par rapport aux *uersus intexti*: leur thématique est bien entendu commune. Les vers (du champ du poème) sont glosés dans le texte en prose, ce qui a pour le lecteur l'avantage majeur d'expliciter le texte poétique, qui reste malgré tout très complexe et difficile dans le détail<sup>27</sup>: du raffinement d'expression à la devinette, voire au charabia, il peut parfois n'y avoir qu'un pas.

D'abord le mélange d'acclamation et de prière, typique des *laudes regiae*, ne doit pas surprendre dans un tel contexte<sup>28</sup>. L'aspect christique de ces vers est évident, de même que le lien entre le Christ et Louis. Les vers 1–15 commencent par l'invocation *Rex regum, dominus ...*, expriment le pouvoir du Christ sur le monde et son immortelle royauté. Raban glorifie le rôle de la croix dans la rédemption du monde, ce qui permet au croyant d'espérer dès ce bas monde la béatitude éternelle. C'est un don conjoint du Père et du Fils. Le passage de la crainte à l'amour évoque le passage de l'Ancien Testament au Nouveau. De là, on glisse à Louis qui porte ce nom sur sa tête (c'est-à-dire le *Iesu Criste* écrit dans le *uersus intextus*). Louis est le premier des *Christicolae*; en tant qu'Auguste et César, il gouverne le monde avec justice. Ses peuples doivent donc l'aimer, ce qui sous-entend que toute révolte est impie et contraire à l'ordre divin. Le vers 14 (*galea*) reprend la thématique des armes du *miles Christi*, conformément à ce qui se trouvait déjà largement exprimé dans les *uersus intexti*. Et le vers 15 est remarquablement encadré par *Augusto* et *coronam*, ce qui met en valeur Louis en tant qu'empereur et sa couronne.

Les vers 16 à 31 constituent un deuxième ensemble, dans lequel le sujet est »nous«, c'est-à-dire les fidèles de l'empereur, y compris Raban. Ces derniers supplient le Christ<sup>29</sup> pour qu'il intervienne en faveur de Louis. Et on brode sur le thème des armes du Christ, avec l'évocation de la cuirasse et de l'acier de la foi<sup>30</sup>: en suivant le texte, on retrouve naturellement les mêmes thèmes qu'en parcourant les *uersus intexti*. L'amour du Christ entraîne des vœux de prospérité pour Louis et son invincibilité.

Le passage contient aussi des allusions à des difficultés de Louis dans un passé tout récent<sup>31</sup>, qu'il convient d'expliciter en même temps que les vers 24 à 31, dont

26 Dans notre édition du CCCM (voir n. 11) nous appelons ces textes respectivement A5 et A6.

27 Certains passages de la poésie frisent dangereusement le rébus ou le galimatias, et demeurent de compréhension incertaine dans le détail. En effet, on arrive toujours à comprendre le sens général d'une phrase (à l'aide de la prose). Mais quelle est la valeur de tel mot, pourquoi Raban emploie-t-il un cas plutôt qu'un autre, voilà ce qu'il est parfois difficile d'affirmer en toute certitude. La traduction proposée est un essai qui ne prétend pas être parfait et exact en tout point.

28 ERNST KANTOROWICZ, *Laudes Regiae. A study in liturgical acclamations and mediaeval ruler worship*, Berkeley-Los Angeles 1958, p. 69.

29 Vers 21. Et déjà *Iesu* au v. 17. Encore une fois, c'est le Christ qui est nommé, et non Dieu en général.

30 Conformément à Ézéchiel 3,9.

31 Voir aussi v. 11: l'ambitieux, l'*avidus* (collectivement parlant), est détrôné, ce qui évoque la récupération du trône par Louis. Voir à ce sujet notre introduction du CCCM.

c'est le sujet. En effet, la dédicace est datée traditionnellement d'après 831<sup>32</sup>, et l'on peut préciser sans doute cette date en retardant le poème jusqu'en 835.

Les données historiques internes au texte sont les suivantes: les Grecs apportent des présents<sup>33</sup>; les Perses en font autant<sup>34</sup>; les ambitieux sont punis et perdent leur pouvoir<sup>35</sup>; le Christ veut que le pouvoir de Louis soit assuré sur terre comme sur mer<sup>36</sup>; les exilés espèrent rentrer rapidement<sup>37</sup>; le pouvoir impérial est solide<sup>38</sup>; l'atmosphère générale est au consensus<sup>39</sup>; le Christ couronne Louis<sup>40</sup>, comme dans le poème figuré de la même époque adressé à l'impératrice Judith: *Dona beata / da deus illi / arce coronam*<sup>41</sup>.

La mention des Perses renvoie à l'ambassade du calife Al-Mamun à la cour de Louis en 831 (c'est ce qui fonde la datation traditionnelle de la dédicace: après 831). Les Grecs peuvent difficilement évoquer autre chose qu'une ambassade de la cour de Constantinople. Or nous avons deux textes contemporains de l'événement (l'Anonymus et les Annales Bertiniani) qui nous disent ceci: après avoir conduit son père détrôné à Compiègne aux calendes d'octobre 833, Lothaire reçoit des présents – qui étaient évidemment destinés à son père – d'une ambassade de Constantinople, partie avant la révolution de palais. »Les ambassadeurs de Constantinople, qui avaient une mission auprès du père (= Louis), parvinrent auprès de Lothaire, et lui remirent leurs lettres et leurs présents»<sup>42</sup>. L'Anonymus dit exactement la même chose<sup>43</sup>. Raban n'indique pas que, dans la réalité, c'est Lothaire qui a reçu les présents qui étaient destinés à Louis, à la fois pour ne pas attirer inutilement l'attention sur un épisode fort récent et au total peu glorieux pour Louis, et sans doute aussi pour ne pas jeter de l'huile sur un feu mal éteint et dont on pouvait, sans faire preuve d'une imagination excessive, craindre qu'il ne se réveillât<sup>44</sup>. Et il est de fait que l'incendie a repris après la mort de Louis en 840.

Les mentions générales – l'atmosphère de consensus<sup>45</sup>, le retour des exilés, la punition des ambitieux, c'est-à-dire de ceux qui s'étaient excessivement compromis

32 ERNST (cit. n. 14) p. 297, ne propose pas de date, sauf erreur de notre part. SEARS (cit. n. 13) p. 623, pense aux *Vicennalia* de Louis, c'est-à-dire à 833 (la vingtième année du règne).

33 A5 et A6,34.

34 A5,28 et A6,35.

35 A5,11–12 et A6,12–14.

36 A5,5,26 et A6,34.

37 A5,30 et A6,40.

38 A6,11–12.

39 A5 et A6 *passim*. Voir Janet L. NELSON, The last years of Louis the Pious, dans: Charlemagne's Heir (cit. n. 1) p. 154–155, avec trois paragraphes au titre significatif: »Rebuilding consensus«.

40 A5, *uersus intextus*; A6,6,92–93.

41 MGH Epp. 5, p. 420–422; ERNST (cit. n. 14) p. 297–300.

42 Annales Bertiniani, MGH SS 1, p. 246–427: *nam illuc quoque legati ex Constantinopoli, qui ad patrem fuerant destinati, ad Lotharium peruenerunt, eique epistolas et munera detulerunt.*

43 MGH SS 2, p. 636, § 49: *ibique consistenti legatio Constantinopolitani imperatoris, Marcus archiepiscopus Ephesi, et protospatharius imperatoris, ad patrem missa occurrit, munera sibi deputata obtulit, patri missa subtraxit. Quam ille licet ad patrem missam, ad se tamen uenientem suscepit, tragœdiamque reportantem pene inauditam remisit.*

44 Et on peut penser que Raban souhaitait de plus une réconciliation entre Louis et Lothaire, voir Bat-Sheva ALBERT, Raban Maur. L'unité de l'empire et ses relations avec les Carolingiens, dans: Revue d'histoire ecclésiastique 86 (1991) p. 5–44.

45 Ce point est important, voir DEPREUX (cit. n. 1) p. 212.

dans la révolte de 833 – ne sont compréhensibles que si la paix semble à peu près solide au moment où Raban écrit. Donc nous nous situons au plus tôt après la restauration de Louis dans l'abbaye de Saint-Denis le premier mars 834, ou mieux, après la seconde cérémonie de couronnement de Louis le 28 février 835 à Metz: Drogon (son demi-frère) replace sur la tête de Louis la couronne impériale<sup>46</sup> en présence de 44 évêques et de plusieurs dignitaires ecclésiastiques. Les principaux responsables de la pénitence de Saint-Médard de Soissons sont déposés<sup>47</sup>.

De plus, les mentions des armes (au sens paulinien) ne sont très probablement pas une vague parole pieuse, quasiment intemporelle et désincarnée. *Lorica, galea, clipeus* figurent dans la prière de couronnement des empereurs francs<sup>48</sup>. On ne doit pas se tromper beaucoup en pensant que Raban reprend intentionnellement ces textes pauliniens, qui devaient évoquer pour Louis et ses contemporains une cérémonie toute proche. Le couronnement est d'ailleurs explicitement mentionné dans le cercle qui entoure la tête de l'empereur, comme nous l'avons dit: *Tu, Hludowicum, Criste, corona*<sup>49</sup>.

Le pouvoir de Louis est donc assuré sur terre comme sur mer<sup>50</sup>: sans aller jusqu'à affirmer que tout est absolument calme, il faut reconnaître que cela doit signifier que les raids des *Nordmanni* ou des *Dani* ne sont pas tels qu'ils puissent être considérés comme mettant en danger la paix générale. Peut-on dire cela en 835? Les *Annales Bertiniani*<sup>51</sup> relatent qu'en 834 les Danois dévastent une partie de la Frise et brûlent partiellement Dorestad, situé à l'embouchure du Rhin, qui était à l'époque le plus grand emporium et atelier monétaire de l'Ouest européen. Les Normands reviennent les années suivantes: 835, 836, 837. La succession même de ces attaques doit faire penser qu'elles étaient au total moins dévastatrices qu'on pourrait le redouter<sup>52</sup>: les Normands seraient-ils revenus s'il n'y avait plus rien à piller? Et d'autre part la politique de Louis a obtenu un certain succès, puisque les attaques contre Dorestad ont cessé en 838, 839, 840, qui est précisément la période du maximum de l'activité de l'atelier monétaire. Rien n'empêche de penser que Raban a composé son poème à Louis 'dans la foulée' du couronnement de 835, les difficultés semblant atténuées par l'euphorie du moment.

Les vers 31 à 43 évoquent Louis, défenseur et propagateur de la foi. Il est le bras armé de l'Église (v. 33–34), ses armes châtient l'insolence de la terre: comprenons que ses armes célestes répriment les ambitieux qui ont osé contester son pouvoir<sup>53</sup>.

46 La couronne impériale carolingienne était réputée être celle de Constantin, ce qui était également lourd de significations; voir Ermoldus Nigellus, *In honorem Hludowici carmen*, v. 425–426.

47 Voir RICHÉ, *Carolingiens* (cit. n. 5) p. 159.

48 Ce qu'U. ERNST (cit. n. 14, p. 296) a eu raison de faire remarquer. Le texte est édité par R. ELZE, *Ordinationes coronationis imperialis* (Fontes Iuris germanici antiqui in usum scholarum, 9), Hanovre 1960, p. 10, Ordo IV A 2, *Sis ei contra acies inimicorum lorica, in aduersis galea, in prosperis patientia, in protectione clipeus sempiternus, et praesta ut gentes illi teneant fidem, proceres sui habeant pacem, diligent caritatem, abstineant se a cupiditate, custodiant veritatem.*

49 C'est la providence divine qui intervient. Cf. aussi Hincmar, dans MIGNE PL 125, 757.

50 A6,34.

51 MGH SS 1, p. 428 sv.

52 NELSON, *Last Years* (cit. n. 39) p. 157–159, pense que ces mentions doivent être comprises »cum grano salis«.

53 C'est au fond la même idée qu'au vers 11.

Auguste reste fixe, solide, immobile (v. 35). Il est le bon berger (v.35 encore), ce qui évoque le Christ, représenté comme le Bon Pasteur qui fait paître son troupeau: c'est la vieille image du bercail de l'Église. Venance Fortunat<sup>54</sup>, à propos de l'évêque, disait qu'il consolidait la bergerie de Dieu. Mais naturellement cette métaphore – et *ovile* a donné le mot français ouailles – a une valeur particulière: le règne de Louis le Pieux est une période de christianisation active des Saxons, mais ›en douceur‹, ce qui constitue une différence avec la période de conquête par Charlemagne<sup>55</sup>. Logiquement, Louis exige le culte de la part de tous ses sujets: l'Église a vocation à s'identifier à l'humanité entière. Par la croix, symbole de la victoire du Christ<sup>56</sup>, le nom du Christ est répandu par toute la terre<sup>57</sup>. Les vers 39–40 appellent à la crainte et au tremblement: souvenir peut-être de l'Ancien Testament, mais surtout avertissement: les *duricordes*, c'est-à-dire les rebelles, seront châtiés. Le passage se conclut alors sur les succès de Louis: Dieu lui donne la gloire. C'est une gloire ascétique, comme le disent les vers 41–42: Louis fuit le monde, la mer des péchés, pour suivre le Christ en croix, qui est le port du salut, de même que, traditionnellement, la croix est le port dans les tempêtes de la vie<sup>58</sup>.

Les vers 43–51 donnent la conclusion du texte à la deuxième personne (›Du-Stil‹): Raban invoque César et lui offre son livre à la gloire de la croix. Des thèmes déjà esquissés sont repris et orchestrés: l'empereur est pieux et saint: *castus* (= qui respecte les droits) et *pius* au vers 43, *pius* et *gratus* au vers 47<sup>59</sup>. Il répand la terreur sur ses ennemis qui fuient (v. 44–45), son regard est foudroyant: *uisu ... terres* (de même que les Hébreux ne peuvent regarder Yahvé en face<sup>60</sup>). Les camps de l'ennemi désignent les camps des adversaires de Louis, mais *inimici* (= de l'ennemi, ou de l'Ennemi) renvoie aussi discrètement au diable (*inimicus*, comme *aduersarius* depuis le tout début de la littérature chrétienne): Louis combat du bon côté, et ses adversaires sont d'une certaine façon sataniques<sup>61</sup>. Rassurons-nous cependant: César est aimé (*gratus* et *pronus* au vers 46), et Raban lui-même désire lui obéir. Tout ce texte est un acte de fidélité à la personne de l'empereur.

54 3,9,98. Remarquer aussi *uexillum sanctae crucis* (l. 20) qui fait penser au très célèbre *Vexilla regis prodeunt* de l'Hymne en l'honneur de la sainte croix (Carm. 2,6 de Venance Fortunat).

55 DEPREUX (cit. n. 1) p. 212, remarque ›l'intégration à l'empire suppose la conversion, mais librement consentie‹.

56 *Superni regis uexillum* en A6,52.

57 La mission de l'empereur est de dilater le culte divin par toute la terre. Voir N. STAUBACH, ›Cultus divinus‹ und karolingische Reform, dans: Frühmittelalterliche Studien 18 (1984) p. 546–581, ici p. 555: la perspective se situe clairement dans la ligne de pensée augustinienne, comme le montre le renvoi à *De civitate Dei* 5, 24: *sed felices eos (= imperatores) dicimus, si ... suam potestatem ad Dei cultum maxime dilatandum maiestati eius famulam faciunt....* Et, dans le même sens, DEPREUX (cit. n. 1) p. XX: ›la christianisation est en un sens un aspect de la diplomatie franque‹.

58 Hilde CLAUSSEN et N. STAUBACH rappellent que l'identification du monde et de la mer est un topos, voir *Odysseus und Hercules in der karolingischen Kunst*, dans: *Iconologia sacra. Mythos, Bildkunst und Dichtung in der Religions- und Sozialgeschichte Alteuropas* (= Festschrift Karl Hauck), publ. par Hagen KELLER et N. STAUBACH, Berlin, New York 1994, p. 341–402 (avec 10 p. de planches).

59 *sanctus* au vers 51.

60 La face de Dieu est mortellement redoutable à l'homme à cause de son péché.

61 SEARS (cit. n. 13) p. 624, remarque dans l'*Astronomus* cette diabolisation des adversaires de Louis.

Dans les vers 48–51, Raban décrit très rapidement son livre *Christi laude libellum*, écrit à la gloire du Christ (et non de Dieu en général), en vers et en prose (allusion au livre II, et à la retranscription en prose des poèmes au livre I). L'image de l'empereur vient en tête de l'exemplaire que Raban offre à Louis, et le mot-même qui désigne très classiquement l'empereur, *induperator*, figure sous sa forme archaïsante, donc rare et recherchée et particulièrement remarquable par cela même. Il est représenté comme *miles Christi*, armé de la foi et partout victorieux (v. 51), ce qui donne le schéma de pensée de l'ensemble du texte: c'est parce que Louis est armé de la foi qu'il est partout victorieux.

Du prolongement de toutes ces remarques, émerge irrésistiblement l'idée que ce texte est fortement 'daté'. Idéologie religieuse et politique se rejoignent. On voit apparaître l'idéal de Raban et la spiritualité personnelle de l'empereur qui a aussi une couleur politique: la cité de Dieu et la cité des hommes tendent à s'identifier. Louis conduit en ce monde le peuple de Dieu en marche. L'empire carolingien est le véritable Israël. Pour Raban, qui distingue les domaines spirituel et temporel, Louis est le souverain idéal, conforme au modèle du Christ Sauveur<sup>62</sup>.

Ce texte manifeste en acte la fidélité de Raban à Louis, dont tout montre qu'il est l'empereur: on nous permettra de réutiliser une remarque de K.F. Werner à propos des Mérovingiens<sup>63</sup>. D'abord ceux-ci ont réservé les titres de *piissimus* et de *serenissimus* au seul empereur; c'est bien ce que fait Raban ici: *piissimi principis uertice* (A6,9), *tuae serenitati* (A6,66), *imago serenissimi imperatoris Hludouuici* (A6,72)<sup>64</sup>. Et l'importance de l'héritage romain et impérial s'exprime aussi par le titre de *princeps* (A6,9 et 14). Ces termes sont, comme on dit, 'connotés'; appeler Louis »César« et »Auguste« n'est pas neutre: utiliser des termes impériaux romains datant d'une époque où l'empire était un, constitue un manifeste en faveur de l'unité de l'empire carolingien. Il peut y avoir plusieurs rois, il n'y a qu'un empereur<sup>65</sup>. Appeler d'autre part l'empereur *clementissimus* à l'époque n'est pas non plus un terme complètement neutre: il renvoie sans doute à l'idéologie impériale romaine classique depuis Auguste, mais aussi au contexte immédiat; on ne se tue plus dans la famille impériale, et c'est une différence avec les pratiques mérovingiennes, mais aussi avec ce qui s'était passé seulement une quinzaine d'années auparavant dans le cas de Bernard d'Italie (aveuglé et mort deux jours après). Malgré sa gravité, la révolte qui a culminé en 833–834 n'a pas fait couler le sang dans la famille impériale. Et cela peut être mis en rapport avec la titulature de Louis après 834: *Hludouuicus diuina repropitiante clementia imperator augustus*<sup>66</sup>.

62 On peut reprendre sur ces points LEMAÎTRE (cit. n. 6).

63 K. F. WERNER, Royaume et regna. Le pouvoir en France comme enjeu entre le roi et les grands, dans: Pouvoirs et Libertés au temps des premiers Capétiens, Éditions Hérault, 1992, p. 25–62, ici p. 33 et 51.

64 Robert FOLZ, Le couronnement impérial de Charlemagne. 25 décembre 800, Paris 1989, p. 206, fait remarquer que, après 806, quand le pape Léon III écrit à Charlemagne, il l'appelle »très pieux et sérénissime«.

65 Voir Jean-Marie SANSTERRE, À propos des titres d'empereur et de roi dans le haut Moyen Age, dans: Le souverain à Byzance (= Mélanges M. Leroy [Byzantion 611]), 1991, p. 15–43: en Orient, le terme de *basileus* réunit l'idée royale et l'idée impériale; en Occident, sous les Carolingiens notamment, on distingue *imperator* et *rex*.

66 Herwig WOLFRAM, Intitulatio I. Lateinische Königs- und Fürstentitel bis zum Ende des 8. Jahrhunderts, Graz, Wien, Köln 1967, p. 12 et 16, et FOLZ (cit. n. 64) p. 244.

L'aspect 'christique', évident tout au long de ce texte, comme on a pu le voir, manifeste aussi la communauté d'idées entre Louis et Raban. Et enfin, tous ces éléments prennent une force particulière si l'on accepte avec nous de dater ce texte de 835, de l'année où Louis a été couronné pour la seconde fois à Metz: les allusions au couronnement prennent une signification toute autre dans un contexte politique où elles n'expriment pas de pieuses banalités.

En un mot, ce texte nous semble avoir été écrit »à chaud« en 835 sous le coup de la frayeur et de l'émotion suscitées par les tribulations des années 833-834; il faut y voir une démarche de foi de Raban qui lit dans les événements politiques de son époque les signes de l'existence de Dieu et de sa Providence, et qui en remercie le Christ, en même temps qu'une démonstration de fidèle allégeance politique à Louis le Pieux: c'est une lecture théologique de la politique.

Naturellement aussi, il convient de ne pas se dissimuler que l'aspect idéologique n'a pas été tout: la »kirchliche Reichseinheitspartei« n'est peut-être qu'une quasi-illusion<sup>67</sup>; il est clair en particulier que les rivalités des grands, leurs ambitions personnelles, les logiques de puissance des clans ont joué un rôle capital. Mais l'idéologie n'a sans doute pas été qu'un manteau recouvrant le jeu des intérêts personnels: les protagonistes de la lutte – et Raban en a fait partie – ont été mûs à la fois par l'idéologie et leurs intérêts particuliers.

## APPENDICES

### I – Les manuscrits de la dédicace à César-Louis le Pieux dans *l'In honorem sanctae crucis*

La question des manuscrits de Raban est très difficile: plus de quatre-vingt manuscrits subsistent entre à peu près entre 825 et 1600; on est certain que plusieurs ont été copiés à Fulda, puis à Mayence à un moment où Raban s'y trouvait et donc sous son contrôle. Tous les manuscrits n'ont pas toutes les dédicaces. Nous avons rédigé il y a peu une longue introduction pour le CCCM qui est sur le point de paraître à ce jour. Il est hors de question de la reproduire ici et de faire une étude à nouveaux frais. Dans ces conditions, nous nous contentons de donner la liste des manuscrits utilisés, les principes de classement adoptés en vue de l'édition, et ce qui intéresse directement la présente étude, en priant nos lecteurs de bien vouloir se reporter à l'édition.

Rappelons d'abord que *l'In honorem* se compose de quatre parties essentielles: – les pièces d'introduction et de dédicace (que nous appelons A), – les *carmina figurata* (B), – les explications ou *declarationes* (C), – la version en prose des *carmina figurata* (D).

Très rapidement, au vu de l'étude pionnière d'H.G. Müller, nous avons acquis la conviction que la base de l'édition devait être constituée par le manuscrit du Vatican, complété par les exemplaires dont les paléographes (Bernhard Bischoff, Kurt Holter) pensaient pouvoir affirmer qu'il avaient été copiés à Mayence ou à Fulda. Nous avons élargi la base aux manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle et abouti au corpus de manuscrits suivants:

– V = *Vaticanus, Bibliotheca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 124*, copié à Fulda au deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle.

67 Philippe DEPREUX, art. cit. (cf. supra, note 1), p. 202.

- *P* = Paris, BNF lat. 2423, copié à Fulda au deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle.
- *A* = Amiens, Bibliothèque Municipale 223, copié à Fulda au deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle, copié à Fulda au deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle.
- *T* = Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria K.II.20, copié à Fulda au milieu du IX<sup>e</sup> siècle.
- *Q* = Paris, BNF lat. 2422, copié par des scribes de Fulda et de Mayence au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Il commence en A6, car son premier folio a été arraché.
- *W* = Vienne, Österreichische Nationalbibliothek 652, copié par des scribes de Fulda et de Mayence au milieu du IX<sup>e</sup> siècle.
- *L* = Lyon, Bibliothèque Municipale 597, copié à Tours au IX<sup>e</sup> siècle.
- *S* = Strasbourg, Archives du Bas-Rhin, J suppl. 1985–27, copié au sud-ouest de l'Allemagne au deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle. Ne contient que C19, B20, C24 et B25. Il faut sans doute considérer qu'un folio conservé en Suède, à la Bibliothèque Municipale de Västerås (contenant B27) appartenait au même manuscrit.
- *Z* = Vienne, Österreichische Nationalbibliothek 911, manuscrit allemand de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle.
- *R* = Paris, BNF lat. 2421, copié sur *Q* vers l'an mil. On l'utilise exclusivement pour suppléer le folio arraché à *Q*.

Toutes les dédicaces ne se trouvent pas dans tous les manuscrits, comme il n'est pas étonnant de le constater: A1 (dédicace à Otgar archevêque de Mayence) figure seulement en *VW*, A2 (= à Saint-Martin de Tours, où Raban a étudié auprès d'Alcuin) en *VTW*, A3 (= au pape Grégoire IV) en *VATW*, A4 (= à l'abbaye de Saint-Denis) en *R* seulement, A5 (= à l'empereur Louis le Pieux) en *VPATWZR*. On voit donc tout de suite que les copistes ont considéré rapidement la dédicace à l'empereur comme une sorte de préambule au livre proprement dit.

Les dates des dédicaces conservées ne sont pas simples à fixer non plus. A2 pourrait être de la période 814–822, A1 serait dans la «fourchette» 826–833, A5 (et la page de prose correspondante A6) de 835, A3 de 844, et A4 de 845–847. L'ordre des dédicaces dans *V*, le manuscrit de référence, ne suivant pas la chronologie relative des dédicaces, nous avons tranché pour l'édition en faveur de *V*, pour avoir une présentation aussi proche que possible de ce dernier.

L'étude des variantes permet de voir que *V* a été «le manuscrit de la bibliothèque de Fulda», qu'il contient un très grand nombre de corrections que l'on retrouve partiellement dans les autres manuscrits intégrés dans le texte. La répartition de ces corrections s'effectue avec une certaine logique, et on voit les manuscrits se répartir en fonction du nombre de corrections qu'ils contiennent. Cela laisserait à penser qu'ils ont été copiés sur *V*, si l'état de ce dernier n'était pas trop bon pour penser qu'il ait pu se trouver dans le scriptorium de Fulda et servir de base matérielle à la copie. En outre, un certain nombre de variantes communes notamment à *TQW* ne se trouvent pas dans *V*. Ces considérations s'expliquent si les copistes ont travaillé sur un manuscrit de base aujourd'hui perdu sur lequel on a copié les autres manuscrits. Les corrections successives ont été reportées sur *V* avec quelques omissions et les autres manuscrits conservés jusqu'à aujourd'hui et produits sous le contrôle de Raban l'ont été dans l'ordre *PATQW*. *P* serait de 835 ou d'un peu après, et *W* de la fin de la vie de Raban qui est mort en 856. Le cas de *V* reste plus complexe que celui des autres. Il est patent en effet que ce manuscrit a «vécu» auprès de Raban et que ses variantes retracent en quelque sorte l'évolution du texte de l'œuvre. Et de plus, à la différence des autres exemplaires conservés, il a été confectionné matériellement en deux fois: au début, sans doute vers 825, il n'y avait que le prologue, le poème-préface avec la signature de Raban, la table des matières, les livres I et II. Les parties restantes du manuscrit, à savoir d'une part les dédicaces, et notamment celle qui fait l'objet de notre étude, et d'autre part la retranscription

des poèmes figurés, ont été respectivement ajoutées en tête du livre et intercalées entre le livre I et le livre II. Ces compléments devraient se situer à la fin de la carrière de Raban à Fulda, quelque vingt ans après le premier état du manuscrit, mais en tout cas après la copie de *P*. En effet ce dernier contient une variante unique en A6,73: »falleucio« – qui s'explique par Bède, *De arte metrica* 17 (CC 123, p.131–134) – contre *VATQW* qui proposent »dactilico«. L'interprétation la plus vraisemblable de ce fait *a priori* surprenant, voire contradictoire avec ce que nous avons dit est que Raban s'est aperçu de son erreur entre la copie de *P* (en 835 au plus tôt sans doute) et celle de *A* (en 844 au plus tôt), et que l'insertion des dédicaces dans *V* est postérieure à 835. Autrement dit, dans ce cas, ce n'est pas *V* qui donne l'état du texte le plus ancien, mais *P*.

## II – A-t-on conservé le manuscrit envoyé en cadeau à Louis le Pieux?

La question est à la fois difficile et controversée. On nous permettra de renvoyer pour l'essentiel à l'introduction de notre édition du CCCL. Kurt HOLTER (*Hrabanus Maurus, Liber de laudibus sanctae crucis. Vollständige Faksimile Ausgabe im Originalformat des cod. Vindobonensis 652 der Österreich. Nationalbibl. Kommentar: Kodikologische und kunsthistorische Einführung*, Graz 1973, p. 24 A) pensait que l'identification au manuscrit d'Amiens 223 était possible. Mais, selon Herrad SPILLING qui a repris l'étude à nouveaux frais (*Opus Magnentii Hrabani Mauri in honorem sanctae crucis conditum. Hrabans Beziehung zu seinem Werk*, Frankfurt a.M. 1992, p. 60–63), on peut répondre positivement à la question et identifier l'exemplaire au manuscrit de Paris, BNF, ms. lat. 2423 (celui que nous appelons *P* dans notre édition). A la mort de Louis le Pieux, le livre fait partie de l'héritage et finit par arriver à Bourges d'une manière ou d'une autre. Nous pensons toujours qu'en l'état actuel de notre documentation, il est impossible de démontrer quoi que ce soit avec certitude. Mais on peut avancer au moins deux types de considérations complémentaires:

1. Le *Parisinus* 2423 est le seul manuscrit de Raban conservé qui puisse être raisonnablement identifié à l'exemplaire-cadeau pour Louis le Pieux. En effet, sa datation probable (première moitié du IX<sup>e</sup> siècle), la localisation de son scriptorium d'origine (Fulda), le fait qu'il soit le seul des manuscrits anciens à ne comporter, en fait de dédicace, que la dédicace à César-Louis le Pieux (par exemple, quand un manuscrit comme Amiens 223 contient aussi la dédicace à Grégoire IV qui doit dater de 843, on ne voit pas bien comment un exemplaire donné effectivement en 835 pourrait la comporter...). Et le texte de la dédicace dans *P* contient une variante (»falleucio«) unique dans la tradition de l'œuvre, que Raban a corrigée par la suite en »dactylico«. Mais, bien entendu, dire que ce manuscrit est le seul »candidat« possible de l'ensemble que nous avons conservé ne constitue évidemment pas une preuve positive que tel est bien le cas. On n'a pas conservé tous les manuscrits qui ont été exécutés à Fulda et à Mayence sous le contrôle de Raban pour être donnés, et on ne possède certainement pas non plus la liste complète de ceux à qui Raban a fait ce cadeau. Vouloir donc rapprocher ces deux listes qui ont toute chance d'être différemment incomplètes et partir du principe qu'elles devraient coïncider nous paraît pour le moins aventureux, méthodologiquement parlant.

2. L'itinéraire du manuscrit reste à éclairer, fût-ce par hypothèse. On connaît en fait deux choses sûres: le manuscrit *P* est parti de Fulda, et il est arrivé entre les mains de Raoul de Bourges (archevêque de cette ville de 840 à 866). Si *P* est le manuscrit donné à Louis le Pieux en 835 (en tout cas après 831), cela impose un intermédiaire au moins entre Louis et Raoul. D'où une série de questions complémentaires: qui? quand? où? comment? pourquoi?

Le point de départ est simple: la mort de Louis le Pieux (20 juin 840, près du palais d'Ingelheim). Il laisse une partie de son trésor à son dernier fils (Charles le Chauve), et envoie la

couronne, le sceptre et l'épée à Lothaire<sup>68</sup>. Le livre (première hypothèse) devient la possession de Charles le Chauve. La période est fortement troublée: elle aboutit à la bataille de Fontenoy qui dressa les uns contre les autres, Charles et Louis d'une part, contre Pépin et Lothaire, d'autre part, le 25 juin 841.

Or la famille de Raoul était puissante en Angoumois-Limousin, et, comme le remarque Janet Nelson (Charles le Chauve, voir n. 10, p. 133), Pépin II a fait un »joli coup« en installant Raoul, fils du comte de Turenne, fin 840, sur le siège de Bourges: cela lui permettait d'avoir un fidèle dans un point stratégique. Or les routes de Charles et de Raoul se croisent: en janvier 841, Charles vient à Bourges dans l'espoir d'y rencontrer Pépin, mais c'est Bernard de Septimanie qui vient à sa place (Nelson, p. 133). Après Fontenoy, Charles a des difficultés en Aquitaine: Lothaire continue à maintenir sur la contrée les espoirs de Pépin II. Début mai 844, Charles assiège Toulouse (ville tenue par un fidèle de Pépin). Son quartier général, dans le monastère de Saint-Sernin, devient une cour, où paraît (entre autres) l'archevêque de Bourges (Nelson, p. 163). Pendant l'hiver 844-845, les tractations entre Charles et Pépin sont préparées par Ébroin de Poitiers et Raoul de Bourges. En juin 845, Charles et Pépin se rencontrent à Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire); peut-être est-ce le moment où Raoul se fit »payer« ses bons offices par les revenus de l'abbaye (Nelson, p. 166). Autres rencontres (en comités relativement restreints) entre Louis et Raoul: en juin 845, à Meaux, immédiatement après la nomination d'Hincmar à Reims, et à l'instigation de ce dernier (Nelson, p. 170). En août-septembre 849, lors d'une assemblée tenue par Charles à Limoges (Nelson, p. 178), le roi est accueilli avec enthousiasme par les élites aquitaines, y compris Raoul (Nelson, p. 179). Charles s'arrête à Bourges plusieurs semaines, de décembre 849 à janvier 850 (Nelson, p. 179).

Cela nous permet de constater que Raoul a commencé sa carrière comme un fidèle de Pépin II et l'a terminée au service de Charles le Chauve. D'où notre deuxième hypothèse: si H. Spilling a raison, le manuscrit de l'*In honorem* pourrait faire partie des présents par lesquels Charles aurait récompensé le ralliement de Raoul, ou entretenu son amitié. Donc sans doute peu après Fontenoy, et presque certainement avant 844.

On tient là en tout cas un enchaînement plausible d'intérêts politiques et d'événements historiques susceptibles d'expliquer comment et pourquoi un manuscrit donné par Raban à Louis en 835 arrive à Bourges, si – rappelons-le encore – le *Parisinus 2423* est bien le manuscrit donné par Raban à Louis le Pieux: tout cela s'intègre dans l'histoire des relations complexes de Charles le Chauve avec les Aquitains. Au total donc, l'hypothèse d'Herrad Spilling apparaît comme possible et acquiert même un degré de vraisemblance supplémentaire; elle ne peut cependant pas à nos yeux être considérée comme démontrée positivement. Et l'identification de *P* au manuscrit donné par Raban à Louis le Pieux réclame sans doute deux hypothèses complémentaires: que *P* soit passé de Louis le Pieux à Charles le Chauve, et que ce dernier l'ait donné à Raoul.

Il reste de plus que la qualité du manuscrit (nettement inférieure à celle du manuscrit du Vatican ou même à celui d'Amiens), la présence de corrections relativement nombreuses dans le texte, s'expliquent mal dans le cas d'un manuscrit d'apparat destiné à l'empereur. *P* est beaucoup moins beau qu'Amiens, BM 223 ou Turin, BNU K II 20. Cette simple remarque, faite d'ailleurs depuis longtemps, affaiblit grandement la tentative d'identification proposée par Herrad Spilling. Au total, la question doit, à nos yeux, rester ouverte en l'état actuel de notre information. Autant le reconnaître.

68 Voir NELSON, Charles le Chauve (cit. n. 10) p. 126 et Herrad SPILLING, Opus (cité plus haut dans le texte) p. 63, qui citent l'Astronome, Vita Hludowici imperatoris, 63, MGH SS 2, p. 647.

Summe sa torr erũ qui uerbo cuncta creasti  
 atq; opus omne tuum DEX tratur ite parasti  
 luminibus ea elume TRA mis flore nti b; arua  
 ornans sic quæ tua e DEN tati si urare uelas  
 dignis unde patrem SVM M te scire qeamus 5  
 atq; parẽ sempertib; CRISTUM credere natũ  
 flatus ne pes acer IST et ibi numine claro  
 permanetae qualis ECUM q; in saecula uiuit  
 rudes es hominum rector saluator et idem  
 proemia qui iusti spoenamq; merenti b; indis 10  
 sexus personas aetates perspicis auctor  
 merce de et propri AM DON es iusti ssm; omni  
 te quoq; de posco NEL IN q; A sle dere quem gam  
 regina fraude fo queas que BENIGNUS amatam  
 tut facias fortis iudicis ipsa paretur adire 15  
 istic sic q; poloiudicis ipsa paretur adire  
 quod dignatq; uocata ITM unere cristi  
 quam hic memor ES LA ET V SPLA cat; sis et ubiq;  
 illiquo ualeat CANERE ODAS D liceret astris 20  
 nec iam fit uo to REVS ALTVA dculmen olimpi  
 qitendit menteca SAMORD inis atque beati  
 ambitq; amtribuit ILLIS upera etheras ede  
 arbite nōni potens qul sol; regnat in arce  
 hictuxpetuisservas persaeclaregnuet 25  
 qossaluas illi hic corripis ante benign; 25  
 rex iustus sanctus seuerus mitis amandus  
 fac nos uel le rogota iussa implere q; rite  
 condignis factis fidel bene iura tenendo  
 quos edem superam regem te ualde sequentes  
 scandamus laetiet capiamus regnare na 30  
 luxubi perpetua est uita laus gloria uera  
 qo pater ac natus regnat et spiritus almus  
 unus namq; deus uerus summus que creator  
 paruos q; et magnos sanat persaeclai iust  
 omniũ est factor iudex atq; omni b; aequus 35

III – Le poème figuré adressé à Judith<sup>69</sup>

*Summe sator rerum, qui Verbo cuncta creasti,  
Atque opus omne tuum dextra tu rite parasti,  
Luminibus caelum et ramis florentibus arua  
Ornans, sicque tuae deitatis iura reuelas  
Dignis, unde patrem summum te scire queamus (5)  
Atque parem semper tibi Cristum credere natum.  
Flatus nempe sacer iste tibi numine claro  
Permanet aequalis, tecumque in saecula uiuit.  
Tu Deus es, hominum rector Saluator et idem,  
Proemia qui iustis, poenamque merentibus indis, (10)  
Sexus, personas, aetates perspicias auctor,  
Mercedem et propriam donas iustissimus omni.  
Te quoque deposco: ne linquas laedere quemquam  
Reginam fraude, foueasque benignus amatam,  
Tu ut facias fortis iudex regnare quietam (15)  
Istic, sicque polo Iudith ipsa paretur adire,  
Quo digna atque uocata ipsa sit munere Cristi,  
Quam hic memor es. Laetus placatus sis et ubique  
Illi, quo ualeat canere odas dicere et astris.*

*Nec iam fit uoto reus, altum ad culmen Olympi  
(20)  
Qui tendit mente, casam ordinis atque beati  
Ambit, quam tribuit illi super aethera sedem  
Arbiter omnipotens, qui solus regnat in arce.  
Hic tu, Criste, tuis seruas per saecula regnum et  
Quos saluas illic, hic corripis ante benignus; (25)  
Rex iustus, sanctus, seuerus, mitis, amandus,  
Fac nos uelle, rogo, tua iussa implereque rite  
Condignis factis fidei, bene iura tenendo,  
Quo sedem superam regem te ualde sequentes  
Scandamus laeti, et capiamus regna serena, (30)  
Lux ubi perpetua est uita, laus, gloria uera,  
Quo Pater ac Natus regnat et Spiritus almus.  
Vnus namque Deus uerus summusque Creator,  
Paruos qui et magnos sanat per saecula iustus,  
Omnium et est factor, iudex atque omnibus ae-  
quus. (35)*

Raban en dédiant son livre à Judith fait clairement œuvre politique. Même s'il ne faut pas vouloir «réhabiliter à tout prix Louis le Pieux» et son entourage, et si l'impératrice Judith, par certains côtés, peut ressembler à «une miss Empire choisie dans une sorte de concours de beauté»<sup>70</sup>, il est clair que l'accusation d'adultère portée contre la reine est une arme politique dont le parti de Lothaire avait l'intention de se servir contre la reine et son fils, le futur Charles le Chauve<sup>71</sup>. L'action de Raban n'est donc en aucun cas gratuite sur ce point.

Le poème figuré représente l'impératrice Judith en buste, entourée d'un cercle. En haut du poème, la main de Dieu s'étend sur elle dans un geste de protection<sup>72</sup>. Ce geste divin a la même signification que le nimbe qui entoure la tête de Louis chez Raban, en A5; il est évidemment remarquable qu'à quelques mois d'intervalle, l'abbé de Fulda ait signifié ainsi son attachement à la famille impériale, en marquant que Judith et Louis accomplissaient la volonté de Dieu<sup>73</sup>. Il accompagne la dédicace du commentaire des livres de Judith et d'Esther, deux héroïnes guerrières de l'Ancien Testament. La prose contient divers éléments que l'on peut rapprocher du poème-dédicace sensiblement contemporain de l'*In honorem sanctae*

69 On lira le texte dans MGH Poetae lat. 2, p. 165–166, ou à défaut dans Migne PL 109, col. 541–542, qui ne présente malheureusement pas le texte sous forme de *carmen figuratum*. Le dessin reproduit un calque personnel fait sur la p. 299 d'ERNST (cit. n. 14) qui est elle-même une photographie du ms. lat. 22, folio 3v de la Bibliothèque publ. et universitaire de Genève (Reims, deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle). – Nous avons mis les *versus intexti* en capitales, le texte courant en minuscules.

70 DEPREUX (cit. n. 1) p. 185.

71 Geneviève BÜHRER-THIERRY, La reine adultère, dans: Cahiers de Civilisation Médiévale 35 (1992) p. 299–312, ici p. 299.

72 Voir ERNST (cit. n. 14) p. 297–300, qui date le poème «entre 831 et 843». En 831, à cause de l'ambassade du calife Al Mamun. Mais l'allusion figure dans le poème à Louis le Pieux (notre A5 de l'*In honorem*) et non pas dans le poème pour Judith. Nous ne comprenons pas bien le raisonnement. Voir aussi Migne PL 109, col. 539–542: 834.

73 Voir la position de thèse de Dominique ALIBERT (Les Carolingiens et leurs images. Iconographie et idéologie, Paris-IV Sorbonne, 17 décembre 1994).

*crucis* à destination de son époux, Louis le Pieux: – l'impératrice est appelée Judith Augusta; elle est donc Auguste comme Louis; – Raban se rappelle au bon souvenir de Judith: *memorem nostri* de la fin du texte, en plus des protestations de fidélité et de prières; – il prie pour que le Christ protège Judith et la conduise au royaume céleste: »Bénissez (Raban s'adresse à Judith) celui qui lui (= la Judith de l'Ancien Testament) a attribué une vertu telle qu'elle vainque celui qui était vaincu de tous et qu'elle dompte l'indomptable. Placez ... Esther ... toujours devant les yeux de votre cœur jusqu'au moment où ... vous pourrez monter du royaume terrestre au sommet du royaume céleste, par la grâce de celui qui a fait triompher les saintes femmes ..., Jésus, notre Dieu et notre Seigneur« (MIGNE PL 109, col. 541A). Ou encore: »Que Dieu accorde à Judith la vraie victoire dans les combats de ce monde. Qu'il lui permette par un authentique triomphe de parvenir aux joies de la béatitude céleste« (ibid., 540 C 15). En effet, les dangers ne sont pas passés, et la victoire est encore un espoir plus qu'une réalité solide: »La prudence de Judith a déjà triomphé pour une bonne part de ses ennemis; si elle continue dans la voie du bien, elle triomphera de tous ses adversaires« (ibid., 540 C 8). Ou encore: »nous offrons quotidiennement des prières sans nous lasser pour vous, votre Seigneur, et votre fils (*pro uobis, uestroque domino simul ac sobole*)« (ibid., 539 C 11–16). Raban fait sans doute allusion à la campagne de calomnies qui en 830 avait déjà abouti à ce que Judith soit conduite à Sainte-Radegonde de Poitiers et ses frères (les comtes Conrad et Rodolphe) enfermés dans des monastères aquitains<sup>74</sup>. Mais Judith a été contrainte de partir en Italie avec le pape lors de la révolte de 833; les difficultés de l'impératrice sont sans nul doute à rapprocher de celles qu'a connues Louis au même moment. Commenter le livre biblique de Judith et le dédicacer à l'impératrice contestée à cette époque est donc aussi un acte politique hautement significatif.

Si l'on considère maintenant le *carmen figuratum* de Judith, on lit d'abord les *uersus in-texti* (et on remarque que dans le poème à Louis, on lit deux asclépiades – en réalité des archiloquiens – dans la croix, et deux adoniaques dans le nimbe, et que, dans le poème à Judith, deux asclépiades se trouvent dans la main du Christ et dans le cercle qui entoure l'impératrice, et trois adoniaques dans le buste; les similitudes métriques entre le poème dédié à Judith et celui dédié à Louis ne sont sûrement pas entièrement fortuites):

– dans la main et le cercle: »Ô main du Dieu suprême, ô Christ, protège toi-même Judith, / ô Dieu, amour sublime«<sup>75</sup>.

– dans le buste: »Donne lui (= à Judith), ô Dieu, comme don bienheureux, la couronne dans la citadelle céleste«<sup>76</sup>.

Voici la traduction du texte du »champ« du poème:

»Suprême semeur du monde, tu as créé toutes choses par ton Verbe,

Et accompli toute ton œuvre, justement, par ta droite,

Tu ornes le ciel de ses luminaires et les campagnes de branches

Couvertes de fleurs; ainsi tu révéles les ordres de ta divinité

A ceux qui en sont dignes, en sorte que nous puissions te connaître (5)

Comme le Père suprême et reconnaître le Christ, ton égal, à jamais, né de toi.

De fait, par ta puissance illustre, ce souffle sacré

Demeure égal à toi, et vit avec toi, dans les siècles, à jamais.

Tu es Dieu, maître des hommes et aussi leur Sauveur,

Toi qui donnes les récompenses aux justes, et les châtiments à ceux qui les méritent, (10)

Créateur, tu distingues les sexes, les personnes, les âges,

Et dans ta très grande justice, tu donnes à chacun la récompense appropriée.

74 Voir RICHÉ, Carolingiens (cit. n. 5) p. 156.

75 *Dextra Dei summi, Christe, Iudith ipse tuere / o Deus altus amor.*

76 *Dona beata / Da Deus illi / Arce coronam.*

Je t'en prie aussi: évite que quelqu'un aille offenser la reine  
 Par ruse, et dans ta bienveillance protège celle que tu aimes,  
 Afin que toi, le juge suprême, tu la fasses régner en paix (15)  
 Ici-bas, et qu'ainsi Judith se prépare elle-même à gagner le ciel,  
 Où elle est digne d'être appelée par la grâce du Christ,  
 Elle dont tu te souviens en ce monde. Sois joyeux et bienveillant partout  
 A son égard, pour qu'elle puisse chanter et dire ses chants aux astres.  
 A cause de sa prière, il n'est déjà plus accusé, celui qui se dirige en esprit (20)  
 Vers le haut sommet de l'Olympe, et qui gagne la maison  
 De l'ordre bienheureux, la demeure que lui a attribuée au-dessus de l'éther  
 L'arbitre tout-puissant, qui seul règne dans la citadelle (céleste).  
 Ici bas, ô Christ, tu conserves aux tiens leur royaume à travers les siècles;  
 Ici bas, dans ta bonté, tu saisis par avance ceux que tu sauves là-haut; (25)  
 Toi, le roi bon, juste, saint, sévère, doux, aimable,  
 Je t'en prie, fais que nous voulions accomplir justement tes ordres  
 Par des actes dignes de foi, en observant bien tes commandements,  
 Pour que nous te suivions de près, toi, notre roi, que nous montions joyeux  
 Dans la demeure d'en haut, et que nous possédions les royaumes éternels, (30)  
 Où se trouvent la lumière, la vie perpétuelle, la louange, la vraie gloire,  
 Où règnent le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.  
 Car il est le Dieu unique et vrai, le Créateur suprême,  
 Dans sa justice, il guérit à travers les siècles les petits et les grands,  
 Il a fait toutes choses, il est le juge équitable pour tous«. (35)

Ce poème demande la protection (céleste) pour Judith. Il est d'inspiration 'trinitaire' (v.32), même si le Christ y a une large part. Il contient des éléments parallèles au poème à César, comme le vers 13: „que personne n'aille offenser la reine par ruse“ rappelle A5,21–23 et A6,26–29 (*supra*). Mais surtout, la situation est tendue: la prière pour que Judith règne en paix (v.15) sous-entend que ce n'est pas le cas au moment où Raban écrit. Et surtout »celui qui n'est plus accusé« (cf. vers 20) ne peut guère être quelqu'un d'autre que Louis le Pieux, à un moment qui suit la réconciliation de Saint-Denis (1er mars 834), qui efface en quelque sorte la pénitence forcée de Soissons.

Les Annales Bertiniani de l'année 834 permettent de préciser: (à Saint-Denis), les évêques revêtent Louis le Pieux de ses vêtements et lui rendent ses armes. Pépin et Louis de Bavière rejoignent leur père. La joie est générale. Pépin s'en retourne. Louis le Pieux emmène son fils à Aix. Après les fêtes (de Pâques), Louis le Pieux veut convoquer Lothaire qui quitte Paris pour Vienne, il lui envoie des messagers pour lui dire de revenir *in pace*. Lothaire refuse. »Quand les fidèles de l'empereur en Italie (= l'évêque Rathold, le comte Boniface, Pépin-fils de Bernard, roi d'Italie, et d'autres) comprirent que certains voulaient faire mourir son épouse (=Judith), ils envoyèrent très rapidement des gens pour l'enlever, et la conduire saine et sauve jusqu'au seigneur empereur à Aix«<sup>77</sup>. Judith est donc tirée en mai 834 de son couvent italien et elle rejoint Louis le Pieux. La composition par Raban de la dé-

77 MGH SS 1, p. 428: *Factum est autem, cum sentirent qui fideles erant domno imperatori in Italia, Ratholdus uidelicet episcopus, Bonifacius comes, Pippinus consanguineus imperatoris, aliique quamplures, quod coniugem eius quidam inimicorum morti tradere uellent, miserunt sub omni celeritate qui illam eriperent; ereptamque usque ad praesentiam domini imperatoris in Aquis incolu- mem perduxerunt.*

dicace à Judith pourrait se placer sous le coup de l'émotion, au moment où l'impératrice est de retour à Aix, et où Louis le Pieux n'est plus emprisonné, mais où son pouvoir est encore contesté. Dater la composition de ce texte de l'été 834 ou du second semestre de la même année nous paraît donc le plus vraisemblable<sup>78</sup>. Raban prélude sans doute ainsi à la dédicace à Louis le Pieux (incomparablement plus complexe et difficile), rédigée à un moment où la situation politique semble bien éclaircie et où Louis le Pieux, apparemment du moins, a gagné définitivement la partie.

78 Avec Ernst DÜMMLER (*Hrabanstudien*, 1898, p.37), SEARS (cit. n. 13) p. 621, hésite entre cette date de 834 et 831 (quand Judith a retrouvé le pouvoir).